DEUXIÈME ANNÉE — N° 28 | 10 CENTIMES | DU DIMANCHE 11 AU DIMANCHE 25 NOVEMBRE 1906

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trève jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

BIBL-CE LIMOGES

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »
LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an ..... 3 »
Six mois 1 50
Trois mois ..... » 75

Rédaction et Administration :
36, CHEMIN DE BEAUPUY, 36
LIMOGES

ADRESSER
Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

A partir de ce numéro, nous cessons tout envoi à ceux qui n'ont pas payé leur abonnement.

Certains vendeurs oublient constamment de régler leur compte, nous leur supprimons leur dépôt; nous espérons que leurs clients s'abonneront ou achèteront « L'Ordre » à d'autres vendeurs.

Le Congrès Socialiste de Limoges

Affublé du titre pompeux de journaliste, j'ai pu assister aux séances du congrès socialiste de Limoges. Vrai, je n'ai pas eu à regretter la patience dont il m'a fallu user pour entendre dire des choses que nul anarchiste n'ignore. Mais je ne m'attendais point à se voir justifier aussi pleinement une idée que je soutiens depuis longtemps: que le socialisme n'existe plus précisement chez ceux qui se prétendent socialistes, et que l'unité dont ils clament l'existence, n'est qu'une fiction et ne peut être qu'une chimère.

Il me faudrait être trop prolixe pour, ici, faire l'analyse de tout ce qui s'est passé en ce congrès, et je crois que les journaux anarchistes, tant dans l'exposé de leurs conceptions philosophiques que dans la critique des diverses politiques, suffisent à me dispenser de cette tâche.

Cependant, sans les commenter pour aujourd'hui, je tiens à signaler les contradictions sur lesquelles s'appuient mes convictions signalées plus haut. En notant que chaque délégué accuse un certain nombre d'individus pensant comme lui sur les points qui doivent ou devraient être logiquement la base de leur doctrine ou de leur tactique dans le combat, le lecteur, je crois, en déduira que j'ai raison.

Ducos de la Haille soutient que le parti socialiste doit préconiser la suppression de toute propriété individuelle pour la rendre commune, tandis que Léon Roland demande à ce qu'on *gaze* sur cette conception, et que Longuet se déclare partisan du maintien de la petite propriété dans le régime collectiviste.

Hervé, préconisant l'antipatriotisme, l'insurrection, et proclamant l'insuffisance du bulletin de vote et du système parlementaire; Guesde proclamant ces idées dangereuses, inutiles et que seul le bulletin de vote peut suffir à la transformation sociale.

Jaurès (ce dernier a évolué), Vaillant, Allemane, Hervé, partisans de l'autonomie syndicale et politique, partisans de la grève générale révolutionnaire et de l'insurrection, et Guesde opposé à toutes ces tactiques.

Faut-il signaler aussi, le simplement réformiste Lapicque, et qui, en zoologiste distingué, conclut que l'homme, étant solidaire du ver solitaire qu'il porte en lui, ne doit pas se débarrasser de ce parasite ? Inclinons-nous, pauvres manuels, devant de semblables intellectualités.

Ajoutons à cela les aménités cuisantes que s'adressaient mutuellement certains congressistes et nous trouverons bien légitimes les paroles de Chambas, délégué de la Corrèze. « Si les paysans de la Corrèze assistaient à ce congrès, vous les dégoûteriez à jamais du socialisme. »

Cependant, ces congressistes parlèrent au nom d'un Parti, d'une Fédération, toutes choses comprenant sûrement des minorités ne pensant pas comme eux. Il en est même comme Pressemane et Cabanne, ce dernier, ex-Théodule Mauve du *Libertaire*, qui, tout comme Fallières, parlant au nom du peuple français, eurent le toupet de parler au nom du prolétariat, de tout le prolétariat, ce sur quoi je proteste, à moins que par les sus-cités, je sois exclu du prolétariat ; dans ce, cas je crois n'être pas le seul.

Mais j'y songe. Il ne se passe pas de jours sans que nous rencontrions des socialistes affirmant (ce qui est un affreux mensonge) que les anarchistes ne daubent que sur les socialistes. J'avoue que, cependant, si des congrès socialistes avaient lieu tous les jours, nous trouverions suffisantes les critiques de théories, et plus que suffisantes les invectives que les socialistes s'y adressent mutuellement. Nos critiques ou les qualificatifs que nous leur adressons, n'ont, en tout cas, jamais surpassé ce que s'adressèrent, avec ampleur, les congressistes de Limoges.

Notons que les journaux du Parti se déclarent satisfaits : Nous aussi.

Nous sommes de ceux que n'offusquent point la critique et la discussion d'où qu'elle vienne, estimant, à l'opposé des socialistes, que c'est dans la critique analytique des idées que peut sortir la clarté et la vérité, et que la critique judicieuse des personnalités stimule la probité.

Armand BEAURE.

Figures Contemporaines et Eternelles

MONSIEUR GOGO

Je fus témoin, la semaine passée, d'une de ces petites scènes de la rue qui contiennent, souvent la quintessence de la philosophie sociale. Je vais essayer d'en extraire pour vous tout le suc, en souhaitant que vous puissiez le goûter en sa saveur totale, ainsi que je l'ai fait moi-même.

C'était sur le boulevard, le soir, au moment où flambaient les premiers reverbères. Deux camelots, portant chacun sous le bras un paquet de journaux pliés, passèrent, d'un pas affairé, et, si j'ose dire, sensationnel. Ils traversaient en enfilade le tohubohu des cris et des offres de leurs confrères, qui vendaient des objets les plus divers, depuis les « bouillons » des ouvrages de Drumont jusqu'aux innocentes et chastes cartes transparentes. Mais alors que ceux-ci, égosillés, se morfondaient en la vaine attente du client, nos deux malins, par je ne sais quelle magique vertu, faisaient des affaires invraisemblables. A chaque pas, on les arrêtait pour leur demander leur marchandise, qu'ils échangeaient rapidement, fiévreusement, contre les décimes qu'on leur tendait de toutes parts. En vérité, ils auraient été marchands d'eau de Jouvence, qu'ils n'auraient pas eu plus empressée ni plus nombreuse clientèle.

Pourtant, ils ne vendaient pas l'eau merveilleuse, mais simplement des numéros du *Journal* des Letellier, vous savez bien, ces numéros fameux à combinaisons de lettres et de chiffres, ces numéros dont certains donnaient droit à des primes fort alléchantes. Il s'agissait seulement de savoir quels étaient les bons, parmi ceux du jour. Nos deux camelots laissaient entendre que c'était ceux qu'ils offraient au public. Je dis laissaient entendre ; en effet, ils ne le disaient pas expressément. Mais la façon dont ils annonçaient leur « camelote » était le meilleur des hameçons, et le public y mordait comme la plus gloutonne des perches ou le plus vorace des brochets.

De temps à autre, l'un des deux compères disait à demi-voix : « N'en vends plus... n'en vends plus... » Mais son camarade, ayant trop bon cœur, ne pouvait pas se résoudre à garder pour lui seul ces précieux papiers. Et il continuait à s'en dépouiller, à raison de deux sous pièce, satisfait de cet infime bénéfice...

Le *Journal* se vend cinq centimes. Ce jour-là, les deux camelots dont je viens de parler le faisaient payer le double, et cette seule circonstance, sans autre annonce, sans explication aucune, suffisait pour faire comprendre aux personnes *intelligentes* que l'on se défaisait ainsi de numéros privilégiés. Monsieur Gogo sait bien ce que parler signifie.

Car Monsieur Gogo est le roi des malins, incontestablement. Il emploie tout son génie à se procurer ce qui donne ici-bas toutes les jouissances, toutes les satisfactions, tous les plaisirs : l'or. Et il y réussit désespéremment, puisqu'il possède ce qui manque aux âmes candides, aux rêveurs, aux songe-creux, aux utopistes : le sens des affaires et l'esprit pratique. Il y joint une une souplesse indépassable, une patience de ruminant, une volonté toujours armée, et, quand il le faut, — il le faut souvent, — l'oubli le plus parfait de toute conscience et de toute pudeur.

Monsieur Gogo est l'homme qui s'est promis d'arriver, qui s'est juré de réussir. Arriver, n'est peut-être pas le mot propre, parvenir serait plus exact. Quoi qu'il en soit, il sait arrondir son épargne, jour à jour, heure à heure, minute à minute. Et constamment il nage où vous perdez pied, il tire sa coupe avec adresse là où vous sombrez dans un lamentable enlizement. Aussi faut-il voir la dédaigneuse pitié, le ricanement supérieur dont il écrase la noble misère des naïfs et des malheureux, qu'il confond dans la même appellation méprisante : des artistes ? Oh ! l'arrogance béotique, — et inexpiable ! — du boutiquier enrichi en présence du pur éclat de la pensée, de cette grande lumière que ses yeux d'aveugle ne voient pas !

L'âme de Monsieur Gogo, c'est le formidable monceau de métal monnayé éparpillé sur la surface du globe. Toute sa vie se passera dans l'essai de reconstitution de son âme : chaque pièce de monnaie qui entre dans sa poche est un morceau de cette âme qu'il retrouve, qu'il recouvre. Jugez par là de son âpreté à poursuivre ces pièces inestimables. Et ne vous étonnez plus, après cela, des moyens si nombreux et la plupart du temps si mal propres qu'il met en œuvre pour atteindre son but ; que Monsieur Gogo, employé, use sa langue, tantôt à lécher le derrière de son patron, tantôt à faire auprès de lui office de mouchard au détriment de ses camarades ; que Monsieur Gogo, commerçant, se serve de faux poids, fasse payer très cher une ignoble camelote qu'il vous vend « de confiance », et soit en réalité le plus cynique détrousseur, le plus redoutable bandit dont nous ayons à nous défendre, Monsieur Gogo c'est indéniable, connaît le secret si difficile de gagner de l'argent. Mais il ignore, peut-être, — sûrement même, — celui de le garder.

Oui, sous ce rapport, c'est une « poire », l'être qu'on *estampe* immanquablement en faisant miroiter à ses regards cupides l'ap pas de dividendes fabuleux, oh ! combien... Toujours, il apportera sa bonne galette aux guichets des établissements financiers qui se chargent de drainer l'épargne publique avec des émissions lancées à grand renfort de grosse caisse ; toujours il se disputera les actions des mines de gingembre du Haut-Nihil où des carrières de timbres-poste du Haut-Congo, Panama, les chemins de fer du Sud, les bateaux du Nord, les pétroles de l'Est, les mines d'Or de l'Ouest le dévalisent tour à tour, sans que jamais ces mésaventures aussi répétées que cruelles, l'instruisent et le corrigent. L'argent amassé de la manière que nous connaissons s'en va par la fissure de ce tonneau des Danaïdes. Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

Et cela fournit une juste et salutaire revanche — en attendant les autres — aux pauvres gueux qui ne mangent pas tous les jours, qui ne possèdent à eux tous qu'un louis, indivis et lointain ; la belle étoile, parce qu'ils n'aiment pas les coups de pied au cul ni le collier d'esclavage du chien de la fable.

Robert DEPALME.

LENDEMAIN DE GRÈVE

« On se bat à Grenoble. »
(Les Journaux 18, 19 septembre.)

... Finie, la comédie !
Le rideau est tiré, les décors sont rangés.
. . . . . .
Nous n'entendrons plus, de quelque temps, hurler dans les rues les couplets de l'*Internationale*, — le cantique à la mode les jours de grève — plus que dans la bouche des poivrots, les soirs de paye, alors que, désespérément, ils se cramponnent aux becs de gaz et aux arbres des avenues.

La grève est finie ; et si, pendant quelques heures on a vécu une petite révolution, si on s'est battu à Grenoble, le calme renaît, le sifflet des usines, de nouveau déchire l'air, annonçant la rentrée aux moutons plus résignés que jamais.

Les petites ouvrières et les légitimes, les putains et les nourrices ne reçoivent plus dans les yeux l'éclair des cuirasses d'acier, et regrettent le bleu d'azur des beaux hussards... car les polichinelles sont partis.

Les bourgeois et leurs concierges ne sont plus troublés par le chiffon rouge dont le frottement fait battre le cœur aux grévistes.

Le comité de grève dégage sa responsabilité des actes malhonnêtes qui ont pu se produire et les vrais grévistes, les honnêtes ouvriers, rejettent sur le compte des apaches, des étrangers, des agents provocateurs le sac d'un commissariat et le bris de quelques fermetures.

La population tout entière est allée conduire en terre le corps du « petit soldat » qui a reçu à la tête une pierre destinée à un chef, car les soldats, eux, sont commandés et ne vont certainement pas là pour leur plaisir.

Pauvre « petit soldat » ; son chef en lui remettant la médaille avait pourtant espéré, souhaité qu'il aiderait à sa guérison ! Mais Mollier a eu de belles funérailles et surtout de belles couronnes. « On ne s'est pas moqué de lui au moins » disaient les braves femmes sur le seuil de leur porte !

Le monde va changer de base

ont hurlé pendant un mois les mille voix de grévistes, derrière le chiffon rouge... et les applaudissements éclatent lorsqu'à la cavalcade faite derrière le corps du « petit soldat » le pitre Zévaès pleure sur le sort de cet enfant du peuple, tombé là, victime du Devoir, victime du Capitalisme !

... Et les mêmes jeunes gens qui, hier, lançaient des pavés sur les soldats sont partis aujourd'hui au régiment, gueulant, heureux, prêts à remplacer ceux qui, la veille chargeaient, sabre au clair.

Et les autres sont rentrés à l'usine comme ils en étaient sortis, reprenant le licol ; leurs rangs serrés vont emplir les bistrots, tout à l'heure, à la sortie ; puis chacun s'en ira du même pas, avec dans la tête, les mêmes idées qu'auparavant, sans plus de colère, sans plus de dégoût, sans plus de raison...

... C'est la vie !...

Le soir, après la soupe, en attendant de se mettre au lit, le bon ouvrier racontera les vieux souvenirs du régiment, parlera du copain Boitsec avec qui il sifflait des litres à la cantine, de l'adjudant Untel, une rosse, et du capitaine Labrute, un vieux de la vieille, qui pétait sec ; pendant que le gosse apprendra la leçon de catéchisme pour le lendemain.

. . . . . .

Finie la comédie !

Le rideau est tiré, les décors sont rangés !

Jean Milhec.

Patrie !... Nationale !... Drapeau !...

Jacques Bonhomme. — Notre maison est belle ; nous sommes isolés, je vais acheter un revolver pour nous défendre.

Sa Femme. — Bien, mon ami.

Jacques Bonhomme. — Je choisirai ce qu'il y a de plus cher.

Sa Femme. — Peut-être.

Jacques Bonhomme. — Quand il s'agit de notre défense, il faut dépenser sans compter.

Sa Femme. — Bien, mon ami.

Jacques Bonhomme. — J'achèterai aussi des fusils. Je veux avoir plus de fusils que n'importe qui.

Sa Femme. — Nous n'avons pas d'argent disponible.

Jacques Bonhomme. — J'emprunterai.

Sa Femme. — Cependant ?...

Jacques Bonhomme. — On ne discute pas lorsque la sécurité est en jeu.

Sa Femme. — Bien, mon ami.

Jacques Bonhomme *(quelques jours plus tard)*. — On vient d'inventer un nouveau revolver ; j'ai mis celui que j'avais à la ferraille et j'ai acheté l'engin perfectionné.

Sa Femme. — Mais...

Jacques Bonhomme. — Je l'ai fait faire en or.

Sa Femme. — Il me semble que l'acier...

Jacques Bonhomme. — L'or est plus cher. Plus on paie cher, mieux on est défendu.

Sa Femme. — Je croyais que nous n'avions plus d'argent.

Jacques Bonhomme. — J'ai vendu la pendule...

Sa Femme. — Tu exagères...

Jacques Bonhomme. — Patrie !... nationale !.. drapeau !...

Sa Femme. — Bien, mon ami.

Jacques Bonhomme. — J'ai acheté un canon plus gros que les plus gros canons.

Sa Femme. — Et de l'argent ?

Jacques Bonhomme. — J'ai vendu notre mobilier.

Sa Femme. — N'est-ce pas pousser un peu loin ?

Jacques Bonhomme. — Patrie !... nationale !... drapeau !...

Sa Femme. — Bien, mon ami.

Jacques Bonhomme *(quelques jours plus tard)*. — J'ai envie d'acheter une mitrailleuse...

Sa Femme. — Ce n'est pas la peine, mon ami. Les huissiers sont venus : la maison est vide. Nous n'avons plus à craindre les voleurs, tu peux désarmer.

Jacques Bonhomme. — Jamais ! on se privera sur la nourriture.

Sa Femme *(quelques temps après)*. — Je meurs de faim.

Jacques Bonhomme. — Moi aussi... Patrie... nationale... drapeau...

Sa Femme. — Bien, mon ami.

(Ils meurent.)

Brieux.

LE SYNDICALISME

La question du syndicalisme a assurément acquis, dans ces derniers temps, une importance, une signification de premier ordre.

Qu'on en soit partisan ou adversaire, on se croit forcé de s'occuper sérieusement de l'action syndicaliste, et ce n'est point sans raison et inutilement qu'aussi bien dans le congrès des social-démocrates allemands, à Mannheins, que dans celui des socialistes italiens tenu récemment à Rome, elle a suscité beaucoup d'intérêt et de disputes.

Mais le syndicalisme pourrait peut-être être interprété de multiples façons, suivant le point de vue auquel se placeraient ses partisans et ses adversaires.

En quoi consiste-t-il véritablement ? Quelles en sont l'essence, les tendances, le but ? Est ce un mouvement de conquêtes économiques simplement, ainsi qu'on l'entend en Allemagne ? Est-ce une lutte révolutionnaire, s'acheminant vers la libération intégrale des travailleurs ?

Toutes ces solutions ayant leurs défenseurs dans les syndicats de divers pays, il n'est pas sans intérêt de serrer un peu de près la question et de voir quel peut être le véritable caractère du mouvement syndicaliste, organisé comme il est.

***

Il est d'abord évident qu'en ce qui concerne l'émancipation des travailleurs et l'amélioration progressive de leurs conditions de travail actuel, le syndicalisme se propose d'atteindre le même but que le socialisme.

En quoi donc diffère-t il de ce dernier ?

Peut-on dire que l'action syndicaliste consiste surtout dans une lutte directe contre le patronat, tandis que l'action socialiste préfère plutôt agir par les parlements, en cherchant à y faire voter des lois favorisant les travailleurs ?

Affirmer cela serait dire que les syndicats se désintéressent absolument des lois qui les favorisent (ce que les congressistes d'Amiens se gardèrent bien de dire) et qu'en toute circonstance le socialisme réprouve l'action directe (ce qui est contre les faits.)

« Daus l'œuvre revendicatrice quotidienne, est-il dit dans la résolution Griffuelhes, notée par le congrès d'Amiens : le syndicalisme poursuit l'accroissement du mieux-être des travailleurs par la réalisation d'assimilations immédiates, telles que la diminution des heures de travail, l'augmentation des salaires, etc.

» Mais cette besogne n'est qu'un côté de l'œuvre du syndicalisme ; il prépare l'émancipation intégrale (des travailleurs) qui ne peut se réaliser que par l'expropriation capitaliste ; il préconise, comme moyen d'action, la grève générale. »

En somme, le syndicalisme, tel que le comprend le congrès d'Amiens, poursuit deux buts :

Celui des réformes immédiates, des améliorations partielles, *sous le régime capitaliste.*

Celui de la libération définitive des travailleurs par la suppression du patronat et par leur organisation en groupe de production et de répartition.

De sorte que, tout compte fait, le syndicalisme, dans la première partie de sa besogne, se réduit à un mouvement réformiste, croyant à l'efficacité d'améliorations réalisées sous le pouvoir capitaliste.

En quoi alors différerait-il du socialisme parlementaire ?

Celui-ci ne procède-t il pas de la même façon ? Ne poursuit et ne préconise-t-il pas l'amélioration progressive, par étape, des conditions de travail des ouvriers ? Ne présente-t-il pas la révolution sociale comme la conséquence inéluctable, l'aboutissement logique des réformes réalisées ainsi continuellement ?

Il semble d'abord que l'action socialiste étant exercée dans les parlements et étant subordonnée au bon vouloir des dirigeants capitalistes ne soit autre chose qu'un trompe-l'œil ; tandis que l'action syndicaliste ne saurait jamais manquer son but, luttant directement contre le patronat et l'obligeant, en quelque sorte à abdiquer malgré soi une partie de sa puissance.

Au fond cependant, même sous ce rapport, l'action syndicaliste ressemble du tout au tout à l'action socialiste.

Il est évident, en effet, que le syndicalisme croit à la possibilité, sous le régime capitaliste, de l'amélioration des conditions d'existence des travailleurs.

Or, il est non moins évident que, tant que le pouvoir capitaliste sera debout, aucune amélioration ouvrière ne pourra être réalisée à l'encontre de l'intérêt des capitalistes.

Sous leur régime, en effet, les ouvriers continuant toujours de dépendre de leurs patrons, ils ne sauraient nuire à l'intérêt de ceux-ci, sans, en même temps, nuire à leurs propres intérêts. Au contraire, la prospérité des intérêts du patron est l'unique occasion où, avec avantage, il leur serait possible d'améliorer les leurs.

Et ainsi, ni la diminution des heures de travail, ni l'augmentation des salaires ne sauraient entraîner la disparition de la plus-value du capital. Dans le cas contraire, le capitaliste perdrait sa raison d'être et ses ouvriers seraient jetés sur le pavé.

La question est donc claire.

Tant que sera debout le patronat, les améliorations ouvrières ne s'acquiéront jamais aux dépens des intérêts du patron. Celui-ci coutinuera toujours à exploiter les ouvriers, en se contentant de modifier ses moyens d'exploitation et en se dédommageant ailleurs (par la hausse du prix de vente, par exemple, des concessions où il se verrait obligé de faire aux ouvriers).

Que gagneraient-ils ceux-ci ?

Un changement d'exploitation tout simplement.

Et qu'on y fasse bien attention, par cela même que, sous le régime capitaliste, l'amélioration de la condition des ouvriers est inéluctablement liée à la prospérité des intérêts du patron, autant on améliorera l'existence des ouvriers, autant on aura contribué à consolider le patronat.

Le syndicalisme, en dernière analyse, se réduit donc à un simple accord entre l'ouvrier et le patron, concernant la participation aux intérêts réalisés par ce dernier.

Or, en prétendant, au congrès d'Amiens, qu'il poursuit un double but, celui des améliorations immédiates, et celui de l'émancipation intégrale, le syndicalisme semble se contredire étrangement.

Peut-il, à cet égard, y avoir place à un malentendu ?

L'émancipation des ouvriers, le congrès d'Amiens le proclame, ne peut résulter que de la disparition du patronat.

Tandis que, d'un autre côté, l'amélioration de la condition des ouvriers, sous le régime patronal, n'est possible que dans la prospérité du patronat.

Comment le syndicalisme entend-il expliquer cette contradiction ?

Dikran Elmassian.

N. D. L. R. — Dans notre prochain numéro nous répondrons à cet article dont nous ne partageons pas les idées.

L'HOMME NOUVEAU

L'homme du vingtième siècle est un être nouveau prodigieusement dissemblable des ancêtres.

Il y a moins d'un siècle, nos pères ne pouvaient concevoir que leurs arrières petits-fils parviendraient à mesurer des millièmes de millimètres, à communiquer leur pensée à travers l'espace sans aucune trace apparente, à substituer la matière minérale aux végétaux dans des cas multiples et toujours plus nombreux, à soulever sans effort des poids dépassant des millions de kilos, à parcourir en une journée plus de deux mille kilomètres, à se guider dans l'air, à prouver la non-existence de Dieu, à ne plus croire aux religions, à nier l'idée de Patrie, à reconnaître que la politique est une comédie inutile.

L'homme du vingtième siècle peut tout cela.

Il sait que tout est matière, solide, liquide, gazeuse, radiante, que chaleur, force et lumière sont d'autres manières d'être de la matière en voie de perpétuelles transformations selon des lois précises, déterminées.

L'homme nouveau est un produit de la connaissance partielle de ces lois de transformaton, lois qu'il peut faire fonctionner selon ses besoins, à mesure qu'il arrache quelque parcelle de vérité à l'immense et inépuisable inconnu.

Par ce fait, l'homme est devenu puissant, capable de proportionner la production des utilités suivant le développement de ses besoins.

Ces facultés nouvelles, grandioses, colossales, sont encore stériles au point de vue général, parce que les individus agissent comme s'il ignoraient les lois supérieures de cohésion, d'union.

Sur les ruines des idées vieilles Dieu, Patrie, Politique, doit naître une union nouvelle, conforme aux inspirations que suggère la puissance de l'homme nouveau.

De cette union sortira une société uniquement préoccupée de réaliser, par le minimum d'effort, le maximum d'avantages possibles, en vue du plus grand bonheur de ses membres.

L'action sociale, la vie sociale, est une duperie, si elle n'aboutit à procurer, à chacun de ses membres, la plus grande somme de bien-être réalisable à chaque époque.

Matériellement, l'homme nouveau peut produire, dès maintenant, assez de nourriture pour que chacun mange à sa faim, boive à sa soif.

Matériellement, l'homme nouveau a le pouvoir de fabriquer suffisamment de tissus et de chaussures, pour que chacun soit convenablement vêtu.

Matériellement, l'homme nouveau est capable d'édifier, en très peu de temps, des habitations salubres et confortables en telle quantité que tous soient bien logés.

L'homme nouveau est en possession de moyens plus que suffisants pour nous délivrer en quelques mois du mal de misère, générateur de toutes les tuberculoses, et pour procurer à tous vie large et confortable.

L'humanité vient d'acquérir une faculté nouvelle qu'elle n'a connue à aucune autre époque de son évolution ; elle possède la faculté de produire l'abondance.

L'humanité, immortelle, a virtuellement acquis tous les attributs de la divinité.

Il ne dépend que de l'union des travailleurs que cette nouvelle puissance, jusqu'à présent contenue par le capitalisme, déborde immédiatement au profit de tous.

Les citoyens conscients ne doivent avoir qu'une religion, celle qui proclame la nécessité du bien-être immédiat ; qu'une patrie, celle qui veut le réaliser ; qu'une politique, celle qui prépare les citoyens à briser tous les obstacles par les moyens les plus efficaces et les plus prompts.

S. Deynaud.

LA MISÈRE

En dépit de toutes les théories spéculatives, malgré les affirmations dogmatiques d'une science économique orthodoxe, l'existence du paupérisme ne saurait avoir d'autre raison d'être que l'inégale répartition des subsistances. Qu'il y ait des paresseux et des vicieux, fauteurs directs de leur misère, c'est indéniable ; mais le vice et la paresse ne peuvent être invoqués comme la cause de l'état de souffrances et de privations où végètent tant de malheureux ; ce serait à désespérer, sinon de l'intelligence, de l'énergie et de la moralité de la nation.

L'intensité du paupérisme, avec un peu d'observation et pas trop de parti-pris, il est facile de la mesurer également. S'agit-il de la misère avouée, constatée officiellement, publiquement secourue ? Nous savons aussitôt que 1 million 500 mille individus participent annuellement aux distributions des bureaux de bienfaisance et coûtent 33 millions de francs ; 400.000 malades se font traiter dans les hôpitaux ; 70.000 infirmes, vieillards ou incurables indigents n'ont d'autre salle que l'hospice, 40.000 aliénés sont à la charge des communes et des départements ; il faut assister 70.000 enfants trouvés, abandonnés ou orphelins et en secourir 47.000 à domicile ; charité officielle, administrative, absorbant 110 millions, c'est-à-dire que la partie valide et productive de la nation doit venir en aide à plus de deux millions d'individus de tous âges, presque le dixième de la population laborieuse. Et l'assistance est presque nulle dans les campagnes ; et il est impossible d'évaluer le nombre d'indigents honteux qui préfèrent subir les accablements de la gêne, les tortures des privations, plutôt que de recourir à la charité d'autrui, publique ou privée (1).

Faut-il parler des 400.000 individus qui peuplent les bagnes, les maisons centrales, de correction, de justice, de sûreté, de mendicité ? N'est-on pas d'accord pour attribuer une bonne part des crimes et délits à la misère ?

La misère n'est-elle pas aussi en cause dans cette énorme mortalité des enfants de moins d'un an et de 1 à 5 ans, mortalité telle que *plus d'un quart* des enfants venant au monde chaque année ne dépasse pas l'âge de 5 ans ?

De même, on peut accuser la misère de nuire à la santé et au développement physique de la jeunesse, phénomène d'une certaine gravité, puisque les conseils de revision éliminent régulièrement du service environ le quart des jeunes gens appelés à tirer au sort.

(1) Disons à ce propos que les prêts sur gages effectués annuellement par les quarante-deux monts-de-piété de France s'élèvent à 62 millions pour 3 millions d'objets engagés. La moyenne des sommes prêtées est de 5 francs pour 2 millions 200 mille objets ; 24 francs pour 700 mille ; 78 francs pour 130 mille ; 212 francs pour 62 mille, et 1.611 francs pour 5.800 objets. Les renouvellements s'élèvent à 26 millions, les dégagements à 50 millions.

Si, du paupérisme proprement dit, nous passons à l'examen des conditions d'existence faites moyennement aux travailleurs, nous devons avouer qu'elles sont déplorables. On peut s'en convaince en consultant nombre de documents, tels, par exemple, que les rapports des commissions d'enquête nommées en temps d'épidémies. Entassement des familles dans des locaux étroits, malsains, situés dans les quartiers les plus déshérités ; privation de nourriture ou alimentation insuffisante, de mauvaise qualité ; toujours et partout les commissions d'hygiène retrouvent les mêmes pitoyables façons de vivre. On juge trop vite dans le public d'après les conditions nouvelles et un peu meilleures de deux ou trois grandes agglomérations, de Paris notamment ; mais que l'on parcoure la majorité des villes, grandes et petites de France, et l'on verra où en sont encore, dans un siècle de progrès, d'inventions industrielles vertigineuses, les populations salariées.

Quant aux propriétaires des campagnes, on refuserait d'ajouter foi à la description détaillée que nous pourrions faire de leur existence, même en nous autorisant des documents ministériels les moins contestables, les plus modérés d'appréciations. Que peuvent être, en effet, ces 250.000 maisons à *une* ouverture, les 1.800.000 autres à *deux* ouvertures, les 1.600.000 à *trois* ouvertures ? Les habitations des villages sont généralement malsaines, basses, humides, manquant d'air pur et de lumière ; les logements des cultivateurs, étables et écuries, ne font qu'un même corps de bâtiment où s'entassent les hommes et les animaux, les fumiers et les détritus. La nourriture est détestable, pas toujours suffisante à réparer les forces, mal comprise et primitivement préparée. Le seigle, les pommes de terre, le maïs, les châtaignes, de grossiers légumes la composent ordinairement ; pas toujours du pain de froment, rarement de la viande, un aliment de luxe par excellence.

Ainsi, de mille autres faits d'observation courante qui viennent corroborer les précédents et démontrer avec eux à quel point est incertaine, misérable, barbare, arriérée, la situation des travailleurs, de cette multitude que le droit moderne proclame libre, mais qui est, en fait, esclave des nécessités les plus impérieuses, les plus brutales de l'existence.

Fernand Maurice.

(*La Réforme agraire et la Misère en France*, 1887, pages 115-118).

RÉFLEXIONS ET PROPOS

Tout le monde connaît M. Vautour. Ses exploits l'ont rendu tristement célèbre. Avaricieux, cupide, rapace, il a le culte du veau d'or et la haine de son prochain. Tout ce qui ne touche pas de près à sa maison, sa cour, son jardin, lui est indifférent. Pour lui l'humanité s'arrête où s'arrête son intérêt mesquin de propriétaire.

A la façon du soldat borné qui ne connaît que la consigne, M. Vautour ne connaît que le terme. Dès que celui ci est échu, il exige son argent rubis sur l'ongle et se montre impitoyable envers le pauvre diable qui n'est pas en mesure de se libérer dans les vingt-quatre heures.

Comme tous les parvenus, il n'est pas tendre pour les miséreux. Il ne craint pas de jeter à la rue toute une famille d'ouvriers à qui il a manqué quelques piécettes blanches pour payer le loyer. En résumé, c'est une des plus vilaines créatures du monde capitaliste.

Dernièrement, à Paris, il a fait encore des siennes. Les journaux ont fait au public le récit navrant de l'aventure révoltante survenue à cet infortuné père de famille du 3e arrondissement que son propriétaire a congédié brutalement parce qu'il avait trop d'enfants. Depace — tel est le nom de cet ouvrier — a, en effet, six bambins à nourrir. Détail bizarre : il ne devait pas un centime au moment de son expulsion. Le seul motif qui lui a valu d'être mis sur le pavé est la venue de son sixième bébé.

Voilà ce que c'est de suivre les conseils stupides des patriotes, calqués sur le patron de M. Piou, qui poussent bêtement les travailleurs à procréer sans arrêt dans l'intérêt supérieur de leur patrie, laquelle ne cesse de réclamer de la chair à machine et de la chair à mitraille.

Dans nos montagnes, les paysans sceptiques, quand ils veulent plaisanter le Très-Haut sur la désinvolture avec laquelle il laisse souvent mourir de faim les êtres chétifs à qui il est censé avoir donné le jour, ont une expression piquante : ils disent que Dieu bénit les grandes familles mais ne les nourrit pas. On pourrait retourner, en le parodiant, ce dicton populaire, marqué au coin du plus pur bon sens, aux patriotes échevelés qui rêvent comme suprême idéal de transformer chaque française en mère gigogne.

Non, M. Piou et ses inconséquents disciples ne nourrissent pas les familles nombreuses du prolétaire que le méchant M. Vautour fait expulser *manu militari* ou saisir par l'huissier. Ils ne leur donnent même pas d'utiles conseils sur les moyens de gagner aujourd'hui le pain du lendemain. Ces bons apôtres de la fécondité outrancière se bornent à pérorer du haut des tribunes officielles d'où ils laissent tomber sur le troupeau des humbles la phrase sacramentelle de l'Evangile : Croissez et multipliez.

Mais pour croître, il faut manger. Et le problème de la bouchée de pain, quelquefois difficile à résoudre pour le travailleur isolé, se complique singulièrement quand il se double de celui de la multiplication des estomacs à soulager. Il se peut que ce soit là du bas positivisme qui échappe à l'idéalisme éthéré de nos repopulateurs quand même. Qui sait ?

Je voudrais que le récit de ce père de famille, honnête mais pauvre, que son propriétaire a sauvagement jeté à la rue et à qui quatre-vingt deux hôteliers ont refusé l'hospitalité, *parce qu'il avait six enfants*, soit mis sous les yeux de tous les travailleurs. Peut-être en tireraient-ils de sages conclusions !

SOCIALISTE SCIENTIFIQUE

M. Paul Lafargue a publié dans l'*Humanité* du 25 septembre, un article intitulé : « Les syndicats et l'action politique », dans lequel il parle, entre autres, du rôle joué par Bakounine à Lyon, en septembre 1870, au commencement de la guerre franco-allemande.

Il y dit :

« Bakounine, qui, sans grande réflexion, prit à la lettre l'anarchie de Proudhon, s'imagina qu'on pouvait supprimer l'Etat bourgeois avec des phrases. Quand il s'empara de l'hôtel de ville de Lyon, en 1871 *(sic)*, il rédigea de sa meilleure plume anarchiste une ordonnance qui plagiait la pasquinade de Rochefort, et qui décréta l'abolition de l'Etat. Mais quatre hommes et un caporal, envoyés par le préfet Andrieux *(sic)*, l'expulsèrent et lui démontrèrent qu'on ne se débarrassait pas de l'Etat par un *Vade retro Satanas.* »

Nous avons envoyé cet article au camarade James Guillaume, en lui demandant s'il ne voulait pas rectifier les grossières erreurs commises par M. Lafargue. Il nous a répondu :

« Non, ce n'est vraiment pas la peine de rectifier un homme qui croit que les événements du 28 septembre 1870, à Lyon, se sont passés en 1871, et que le préfet Challemel-Lacour s'appelait Andrieux. L'alinéa de M. Lafargue n'est qu'une *pasquinade* plus réjouissante encore que celles de Rochefort ; il est, du reste, la reproduction presque littérale d'un passage du haineux pamphlet publié en 1873 contre le parti autonomiste dans l'*Internationale*, par son beau-père Karl Marx. Ceux qui désireront connaître ce qui s'est passé à Lyon en trouveront le récit détaillé au tome II de mon bouquin sur l'Internationale, en ce moment sous presse. Ils pourront lire aussi, pour savoir à quoi s'en tenir sur les idées de Bakounine en matière de Révolution, un volume qui va paraître chez Stock et où sont réimprimées, avec d'autres écrits de notre ami, les admirables *Lettres à un Français*, publiées en septembre 1870. »

Ce n'est pas seulement en ce qui concerne Michel Bakounine que l'article de M. Lafargue demanderait rectification. Mais James Guillaume a raison : on ne rectifie pas Lafargue. On ne rectifie pas le perfide et violent personnage qui, depuis trente-cinq bonnes années, n'a guère cessé de falsifier les faits ni d'injurier les hommes. M. Lafargue qui, on le sait, est marxiste... par sa femme, peut amuser le public par sa verve polémique ; mais, par bonheur, personne ne le prend plus au sérieux, et ses amis moins que personne.

Am. D.

SUR L'ANARCHISME

De toutes les doctrines sociales, l'anarchisme est celle qui a le plus de peine à s'infiltrer dans les cerveaux. L'assimilation facile pour la masse de toute autre doctrine vient de ce que ces dernières conservent les coutumes, les conventions et les croyances similaires à celles qui contribuent au maintien de notre défectueux état social. Celles-ci semblent leur prodiguer plus de satisfaction puisqu'elles suivent leur tempérament. Ceux qui se courbent et qui obéissent aux usages et aux mœurs actuels se sentent disposés à admettre une opinion sociale se rattachant ou ayant quelque affinité avec leur conception sociale primitive.

Aussi l'anarchisme compte de nombreux adversaires, car l'ensemble des conceptions qui forment la doctrine anarchiste contraste ironiquement avec les conceptions mystiques et erronées de nos contemporains. Il s'agit de l'édification d'une mentalité claire et rationnelle, puisant la puissance de sa raison d'être dans la science, c'est-à-dire dans l'observation et l'étude des phénomènes naturels qui sollicitent notre curiosité. L'anarchisme est la négation de toutes les productions imaginatives enfantées par l'ignorance et l'absence de culture intellectuelle.

Il n'est pas étonnant que sa logique soulève des flots d'imprécations, car elle exige que tous se départissent des langes qui les enserrent, que tous dérogent à leur morale, se déshabituent des dispositions acquises par une éducation bâtarde et convenue. C'est à cause de ces conditions scientifiques que le nombre des anarchistes augmente moins vite que celui des socialistes, parce que l'étude de la philosophie anarchiste, quoique très simple, présente un aspect complexe, parce que son adaptation, son assimilation est plus difficile, les cerveaux n'étant pas accoutumés à réfléchir à la destruction des institutions sociales qui circonscrivent leur pensée et leur vie.

Mais, en dépit de la loi d'hérédité qui nous veut pareils à nos ancêtres, la loi d'adaptation fortifiera la pensée anarchiste, secondée de plus en plus par l'application scientifique du progrès.

André Morin.

AUX CAMARADES

Nous les avisons que, tant pour la propagande que pour nous en débarrasser, nous possédons des invendus au prix de 0 fr. 75 les trois kilos, rendus en gare.

En outre des brochures figurant sur notre catalogue, nous avons aussi : *Le Criminel*, par Sébastien Faure, 1 fr. 50 le cent, franco. Puis les œuvres de Paraf-Javal : *L'Absurdité de la Politique*, *L'Absurdité des soi-disant libres penseurs*, 0 fr. 10 l'exemplaire, par la poste, 0 fr. 15 ; *Libre Examen*, 0 fr. 25, par la poste, 0 fr. 30 ; *La Substance Universelle*, 1 fr. 25 ; *L'Absurdité de la Propriété*, 1 fr. 25.

CHRONIQUE LOCALE

Leur Logique

M. René Guillemot, porte parole de la municipalité qui se glorifie d'avoir comme chef M. Chénieux, écrit dans le *Courrier du Centre* du 27 octobre, que le maire de Limoges a refusé de m'accorder la salle des Conférences pour y tenir une réunion publique, parce que les anarchistes sont partisans de l'action directe, et qu'il n'avait pas voulu contribuer à donner de l'extension à cette propagande par la somme qu'auraient versée les assistants.

M. Guillemot ajoute que le maire aurait volontiers accordé aux socialistes l'autorisation d'y tenir leur congrès si ces derniers lui en avaient adressé la demande.

MM. Chénieux et Guillemot comprennent donc que seuls les anarchistes sont révolutionnaires ; et, contrairement aux insinuations perfides autant qu'intéressées de certains socialistes, consistant à prétendre que nous faisons le jeu de la réaction, il faut avouer que cette municipalité, taxée d'être réactionnaire, est injuste à notre égard. Mais passons sur ces mesquineries.

M. Chénieux qui se prétend républicain et libéral, titres que nous ne lui contestons pas, a, il faut le dire, une singulière façon de mettre en accord ses titres avec ses actes. Je dois lui faire observer — ce qu'il n'ignore pourtant pas — que toutes nos conférences sont publiques et contradictoires ; qu'il serait donc beaucoup plus logique d'y venir ou un avocat de son parti pour réfuter nos arguments. Cette façon d'agir serait, je crois, plus crâne et honorable que d'abuser des pouvoirs que lui ont donnés quelques crapules et de nombreux idiots en l'élisant, ainsi que sa suite.

Faut-il, encore une fois, faire savoir à nos talentueux adversaires, quels qu'ils soient, que si nous organisons des réunions publiques, c'est autant pour nous instruire que pour instruire ceux qui viennent nous entendre ?

Notre propagande ne nous fait réclamer ni places ni honneurs, et quand aux produits pécuniaires de nos conférences, ils sont presque toujours inférieurs à la somme dépensée. Nos adversaires doivent comprendre que si nous sommes dans l'erreur et si nous l'enseignons, c'est à leur faute. Leur attitude nous fait plutôt croire que les vérités que nous propageons les effraient et que par tous les moyens en leur pouvoir ils veulent enrayer notre propagande. Nous leur montrerons que leurs efforts sont vains.

Armand Beaure.

Nos braves sergots

Les rabatteurs de gibier à M. Neury n'entendent point chômer, lorsque par un temps froid et pluvieux, leurs membres engourdis les invitent aux mouvements.

C'est ainsi que, ces jours derniers, pour un motif des plus futiles (encore y avait-il motif ?) la crème sergrotesque de Limoges, Durousseau-Bordas, a arrêté et conduit au poste quatre attardés, lesquels avaient eu l'impudeur de pisser après le lieu où habite notre *honorable* préfet. Les protestations verbales des déliquants (!) leur valurent un copieux passage à tabac, leur détention jusqu'au lendemain soir à 4 heures, et probablement des poursuites, où M. Neury, avec sa volubilité et son amabilité coutumières leur démontrera, code en main, que les sergots sont des gens excessivement doux, puis un emprisonnement condimenté d'une amende, apprendra qu'il est permis aux chiens de pisser après n'importe quels murs, mais que les hommes doivent faire dans leur culotte, et surtout ne pas répondre aux paroles amènes des intelligents défenseurs de la morale.

Il est des prolétaires qui, sans aucun motif ou pour des futilités, se cassent mutuellement la *gueule* ; ne serait-il pas mieux qu'ils exercent leurs biceps sur les individus ne se distinguant des autres que par leur accoutrement ridicule et leur absence de toute intelligence ?

En même temps que beaucoup plus courageux, ce serait aussi beaucoup plus utile, les Durousseau-Bordas, et *tutti quanti*, auraient bientôt obtenu une retraite, les rendant absolument inoffensifs.

Espérons que cela sera bientôt un fait accompli.

A. Leurpeau.

Contradiction

Pressemane et Delanney favorisent les petits commerçants : Pressemane en faisant venir des congressistes, Delanney en faisant venir des gendarmes. Par conséquent — O Pressemane ! — n'est pas louable tout geste qui a pour effet de favoriser le petit commerce.

Une rectification

Monsieur Laroche, cordonnier, rue Haute-Vienne, nous a envoyé une lettre nous invitant à rectifier ce que nous avons dit dans notre précédent numéro le concernant.

Nous aurions volontiers satisfait à son désir s'il nous avait apporté des preuves de notre erreur, ou si sa lettre ne contenait aucune menace. Comme il n'en est pas ainsi, nous laisserons volontiers monsieur Laroche dépenser son argent en papier timbré si cela lui fait plaisir. Il a peut-être de l'argent de reste.

En tous cas, nous tenons à l'aviser que ni la menace, ni autres actes plus brutaux, ne nous feront faire ce que nous ne voudrons pas faire.

Si notre bonne foi a été surprise, ce dont nous allons nous informer, et que M. Laroche veuille nous aider à faire, comme nous l'avons fait pour d'autres, nous rectifierons. Monsieur Laroche n'aura qu'à se louer de la réclame gratuite que nous lui aurons faite.

Vérités

La veille du congrès socialiste nous avons lu, en ville, une affiche qui contenait beaucoup de vérités... gênantes pour les socialistes.

Geste utile

Grâce à son esprit de secte, et disons-le aussi, à sa logique, — car il est logique que chacun agisse dans son intérêt de classe, — la municipalité actuelle imposant à la Bourse du travail un règlement aussi ridicule que draconien, a mis les syndicats de notre ville dans l'impossibilité de le supporter ; il leur faut donc quitter la Bourse actuelle. Mais où aller ? Pas le sou.

La question est cependant facile à résoudre : L'Union de Limoges, société coopérative à laquelle j'appartiens, doit posséder des sociétaires exclusivement ouvriers. Or, comme lorsqu'on parle au nom du prolétariat ou du socialisme l'on comprend tous les ouvriers, j'estime que les coopérateurs ne pourraient récriminer même si on les obligeaient à faire leur devoir de socialistes, plutôt de coopérateurs ouvriers.

Ce devoir bien simple consisterait à abandonner leur boni d'un semestre pour être affecté à la construction d'une Maison du Peuple, où les syndicats, groupes politiques, où conférenciers quelconques pourraient trouver abri.

Cette privation ne leur serait pas trop préjudiciable, puisque, s'ils s'étaient servis chez quelque autre commerçant, ils n'auraient point à s'attendre à aucun boni.

Au cas, malheureusement certain, où les coopérateurs de l'Union ne voudraient pas se conformer à ce désir, le conseil d'administration actuel de l'Union, qui tant de fois agit contrairement aux décisions des assemblées générales, n'a qu'à obliger les sociétaires à se soumettre à cette décision. Nul socialiste ou anarchiste ne songera à lui reprocher cette attitude ; ce sera là un geste vraiment utile.

Armand Beaure.

N'oublions pas les Morts

Alors qu'on statufiait définitivement à Paris, ce bon chevalier de la Barre, qui n'y peut mais, et qu'on discourait à gueule que veux-tu sur ses faits et gestes, à Limoges on n'oubliait pas Vardelle.

Qui ça ? Vardelle ? Ah ! vous ne vous rappelez plus, moi non plus, d'ailleurs. C'est les congressistes de Limoges qui me l'ont rappelé.

Vardelle fut tué en avril 1905, par des copains ouvriers, habillés en soldats. Meslier a parlé sur la tombe « alors que le vent soufflait doucement à travers les grands sapins ». C'est émouvant. Il rappelle que c'est « dans un sentiment unanime que tous les prolétaires de France (ô douce Patrie) viennent affirmer qu'ils n'oublient pas leurs morts. ».

L'embêtant, c'est qu'ils ne songent aux vivants que lorsqu'ils sont morts. C'est peu, bien peu, trop peu.

Candide.

La Politique dans les Syndicats !

Horreur ! L'antimilitarisme : c'est de la politique ! L'antipatriotisme : c'est de la politique ! Et dire que le congrès d'Amiens a préconisé ces deux actions... politiques et repoussé la politique socialiste ! Et dire que je trouve ça bien ! Et dire que je me croyais antipoliticien ! Comme on change ! Ce sont nos socialistes qui me l'ont démontré.

Il est vrai que j'ai sauté sur mon Larousse. Je l'ai ouvert au mot politique. J'y ai lu : art de gouverner un Etat. Et j'ai cherché dans ma mémoire, dans les livres, partout, j'ai demandé, on n'a pas plus que moi souvenance d'un Etat gouverné par l'antimilitarisme et l'antipatriotisme.

Je finirai par croire que Penot inspire les socialistes limousins !

Un Néo-Politicien.

Conférences contradictoires

Les socialistes ont une façon d'opérer, dans leurs réunions publiques, qui prête singulièrement à la contradiction à laquelle ils font appel, soit sur les affiches annonçant la conférence, soit après qu'ont causé les conférenciers.

Aux derniers meetings qui précédèrent leur congrès, trois, quatre ou cinq orateurs prirent la parole avant qu'on ne demanda si quelque contradicteur désirait la prendre et c'est ainsi que, salle Chalou, notre ex-ami Théodule Mauve put accuser les anarchistes de faire le jeu de la réaction (vieux cliché) sans que personne ne releva ces paroles. Il est vrai que personne, dans la salle, ne comprit les « paradoxes bruyants » de la *Petite Veilleuse* agenaise, et d'autre part, aucun anarchiste ne se trouvait présent, occupé de rechercher le lieu où Delory devait prendre la parole, ce personnage les intéressant plus particulièrement : Il paraît qu'il était à Saint-Yrieix. Ce fut regrettable.

Puis il est certain qu'après avoir entendu quatre orateurs, et un Cabanne dans l'exposé de ses paradoxes, l'auditoire est assez agacé pour ne plus vouloir entendre personne. Les socialistes le savent bien.

Et ne serait-ce pas faire injure à nos socialistes locaux de faire de la contradiction à des étrangers alors qu'eux, assistant à nos conférences, ne trouvent rien à objecter à nos arguments.

Léonce Duverger.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

ST-JUNIEN. — Ouvrons l'œil. — L'attitude des socialistes au syndicat des gantiers n'est pas de nature à inspirer confiance.

Sur la proposition de la Jeunesse syndicaliste, il a été institué un « Sou du soldat » attaché au syndicat. Jusqu'à ce jour, la Jeunesse syndicaliste avait été chargée de répartir et d'expédier les fonds aux camarades encasernés ; or, à la dernière réunion du syndicat, il fut proposé que celui-ci, lui-même, s'occuperait de ce travail. Comme motif de cette proposition, il fut donné que *le syndicat était assez grand garçon pour faire ses affaires* (textuel). Après avoir fait remarquer qu'il avait bien fallu que la Jeunesse proposât l'institution du sou, que les grands garçons du syndicat n'avaient pas eu l'initiative d'établir, nous décidâmes de ne pas nous opposer à cette... réforme, ayant du travail en abondance pour nous occuper autre part.

Voici maintenant où ça devient intéressant : Chacun sait que nous sommes sous la tutelle des syndicats ; tutelle toute fictive, qui n'a jamais engagé la responsabilité de qui que ce soit, ni provoqué d'inconvénients à personne. N'empêche que cette vague paternité disconvient à nos socialistes, qui ont proposé, sans plus de formes, de nous nier pour les enfants du syndicat. La vérité est, que de la tutelle on se moque de part et d'autre, mais nous nous réunissons, nous avons une salle à la Bourse du travail ; s'il était possible de rompre le lien, si fictif soit-il, de la tutelle, plus de raison que la salle nous reste. Vous comprenez ?... on nous mettrait gentiment à la porte. Nous n'y tenons pas.

Enfin, l'article adjoint aux statuts (toujours sur notre proposition) vous savez, cet article fameux dont on a tant parlé, qu'on a dénaturé à plaisir, parce qu'il portait si juste : « Tout camarade possédant un mandat syndical ne pourra briguer de mandat politique et *vice versa* ». Eh bien ! par l'organe de Terlaud, sa suppression pure et simple a été demandée et mise à l'étude ; ces trois propositions à la même réunion. On ne me contredira pas quand je dirais que nous avons besoin de nous tenir sur nos gardes. Nous savons par expérience, — les socialistes d'avant l'unité nous l'ont assez expliqué — (lire les vieux numéros du *Socialiste* et de l'*Avenir*) ce que certains politiciens ont fait de leurs mandats syndicaux. C'est pour éviter que pareils malheurs se reproduisent que nous avons fait adopter l'article gênant : un obstacle au cumul des mandats, un frein aux ambitions sans scrupule.

Les élections d'arrondissement et municipales approchent ; certains sentant trop bien ou le bât les blesse, tentent de s'en débarrasser. C'est leur droit. Reste à savoir si les syndiqués accepteront.

Jean Bourgoin.

— *Les Temps Nouveaux*, *Le Libertaire*, *L'Anarchie*, sont en vente à la bibliothèque de la gare. Pour *L'Ordre*, s'adresser à la « Jeunesse syndicaliste ».

Demandez chez tous les vendeurs de " L'Ordre " notre très intéressante brochure : DIEU N'EXISTE PAS.

Prix : Dix centimes

" L'ORDRE " ainsi que tous les journaux anarchistes, la *Voix du Peuple*, les brochures anarchistes, socialistes et syndicalistes, sont en vente à la librairie Pingriveaux, 79, avenue Garibaldi.

CONVOCATIONS

LIMOGES. — Serait-il puéril, encore une fois, de faire appel aux camarades pour qu'ils assistent à nos réunions du samedi au local du groupe ? Faudra-t-il, nous aussi, fonder un lieu de *beuverie* pour que les copains éprouvent du goût à s'y rendre ?

Aujourd'hui samedi, 10 courant, à 8 heures 1/2 du soir, causerie par un camarade.

Questions très urgentes.

PETITE CORRESPONDANCE

E. Skalt. — Nous ne communiquons à personne le nom des collaborateurs de *L'Ordre* sans l'autorisation de ces derniers que nous ne connaissons pas toujours. C'est le cas d'un de ceux dont vous nous demandez le nom. Si les articles nous plaisent, nous les insérons viennent d'où viennent. Quant à Perplexe, c'est celui à qui vous avez envoyé la carte postale où nous puisons ces réponses.

Pour les articles demandés, prenez donc sur *L'Ordre* tout ce qui vous plaira. Ouvriers manuels, obligés de satisfaire aux exigences du patronat, nous n'avons pas toujours le temps de faire ce que nous voudrions.

Evidemment, nous serions heureux d'en puiser sur " Svorady ", mais nous n'avons aucun traducteur. Si vous pouvez nous en expédier, nous les accueillerons avec plaisir.

Jean Dobré a été avisé de ce dont il est question sur votre carte postale, mais patientez pour sa réponse, il est malade.

— *H. M., à Brive.* — Vous n'étiez nullement visé par le dernier numéro, puisque vous n'avez reçu aucun bordereau ; 7 francs le cent. Distribuez les invendus au mieux de la propagande.

Vous devez vous douter que nous ne sommes pas riches, aussi vous feriez bien de faire observer aux camarades que ni vos moyens, ni les nôtres, ne nous permettent de donner gratuitement le journal qui ne doit son existence qu'à l'obole des camarades.

Votre article paraîtra dans le prochain numéro.

— *T..., Ambazac.* — Le dernier numéro vous avait été expédié, mais la poste s'est trompée pour vous comme parfois elle se trompe pour d'autres. Nous vous réexpédions le numéro vous manquant.

Pour les brochures que nous vous expédions vous ne tenez pas compte du prix d'affranchissement, lequel nous enlève tout bénéfice, ainsi, au dernier envoi et au précédent, nous avions 0 fr. 45 pour un, plus 0 fr. 30 pour l'autre. Concluez.

Nous ferons notre possible pour vous expédier celles que vous nous demandez, mais beaucoup sont introuvables parce qu'épuisées.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

L'Education libertaire, D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul ..... » 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross ..... » 10
Le Machinisme, par J. Grave, avec couverture de Luce ..... » 10
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel ..... » 10
A mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier ..... » 05
La colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier ..... » 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Willaume ..... » 10
Le militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache ..... » 10
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, illustration de Agar ..... » 10
L'organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotkine, couverture de J. Hénault ..... » 10
La grève des électeurs, par Mirbeau, couverture de Roubille ..... » 10
Organisation, Initiative, Cohésion, par J. Grave, couverture de Signac ..... « 10
La vache à lait, par G. Yvetot, préface de U. Gohier ..... » 20
Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure ..... » 15
Syndicalisme et Révolution, par le docteur Pierrot ..... » 10

Pages d'histoire socialiste, ... » 25
Le grand fléau, par E. Girault ..... » 20
Les deux méthodes du syndicalisme, par P. Delessalle ..... » 10
La Peste religieuse, par Most ..... » 05
L'élection du maire de la commune (farce électorale), par Léonard ..... » 10
*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ****, par Diderot ..... » 10
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire ..... » 10
Les Temps nouveaux, par P. Kropotckine. » 25
Arguments Anarchistes, Armand Beaure. » 20
Dieu n'existe pas, Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine ..... » 10
La Question sociale, Sébastien Faure .... » 10
En Communisme, André Mounier ..... » 10
Lettres de Pioupous, Fortuné Henry ..... » 10
L'A B C du Libertaire, Lermina ..... » 10
A bas les morts ! Ernest Girault ..... » 05
Le militarisme, par Friedberg ..... » 10
Quelques idées fausses sur l'anarchie, par le docteur M. N. ..... » 05
Aux Femmes, Urbain Gohier ..... » 05
Anarchie-Communisme, Kropotkine, couverture de Lochard ..... » 10
Aux jeunes gens, par Kropotkine, couverture de Roubille ..... » 10
L'Anarchie, par Girard ..... » 05
Déclarations, par Etiévant, couverture par Jehannet ..... » 10

L'immoralité du mariage, par Chaughi .. » 10
Légitimation des actes de révolte, par G. Etiévant ..... » 10
Communisme expérimental, par Fortuné Henry ..... » 10
Le parlementarisme et la grève générale, par Friedberg ..... » 10
Bases du syndicalisme, par E. Poujet .... » 10
Le Syndicat, par E. Poujet ..... » 10
Au Lendemain de la grève générale ..... » 20
La Crosse en l'air ..... » 05
A bas le Czar ! Vive la Révolution russe ! . » 05
La Grève générale révolutionnaire ..... » 20
L'Etat ; son rôle historique, par Kropotckine ..... » 25
Le Patriotisme, par un bourgeois, et *Défense d'Emile Henry* ..... » 15
Au Café, par Malatesta ..... » 20
La Vache à lait, par G. Yvetot ..... » 20
Le Mensonge patriotique, par Merle ..... » 10
L'Antipatriotisme, par Hervé ..... » 10
Députés contre Electeurs, par Gayvallet .. » 10
L'Education de demain, par A. Loisant .. » 10
La Grève générale, par Aristide Briant .. » 05

Par la Poste, 0,05 centimes en plus

Œuvres posthumes de Louise Michel ... » 75
Le même, par la poste ..... » 85
Une Colonie d'enfer, par E. Girault ..... 3 »
Le même, par la poste 3 25

CHANSONS

Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles ..... » 10
La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc ..... » 10
L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier ..... » 10
Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images ..... » 10
La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouverier, etc ..... » 10
J'n aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge ..... » 10
Le Réveil, La Chanson du Linceul ..... » 10
Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, Les Affranchis ..... » 10
La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité » 10
Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain ..... » 10
Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra t-elle ? ..... » 10
Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste. » 10
L'Or, poésie révolutionnaire ..... » 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : André BOULESTEIX

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet 9